

glauben unter den deutschen Soldaten zunahm (S. 177). Der Aufsatz über die Bluttransfusion (Thomas SCHLICH) unterstreicht die (z. B. im Vergleich zu England) Plötzlichkeit der deutschen Akzeptanz der neuen Technik während des Krieges, einer Technik, die doch den Umgang mit einem traditionell symbolisch aufgeladenen Körpersaft betrifft. SCHLICH thematisiert am deutlichsten das Dilemma, an dem die Frage nach dem Wechselverhältnis von Krieg und Medizin grundsätzlich leidet, daß de facto das Gemetzel einen positiv-modernisierenden Effekt auf den Heilberuf hatte, und nicht allein hier, wie das Absinken der männlichen Selbstmordrate in beiden Weltkriegen illustriert (s. Artikel von Susanne HAHN). Wolfgang U. ECKART in seinem Aufsatz »Der Krieg als hygienisch-bakteriologisches Laboratorium« beschreibt u. a. die sozialdarwinistische Imprägnierung der deutschen Ärzte und Hygieniker, ein Aspekt, der »entsprechend aufhorchen läßt« (S. 305), sofern man sich des aus der Infektionsmedizin stammenden antisemitischen Diskurses und der Experimente der NS-Mediziner bewußt ist. Die Entmenschlichung des Ärztestandes durch den Umgang mit dem besonders mörderischen Ersten Weltkrieg illustriert die emphatische Äußerung eines Standesgenossen über das zeitgenössische Schlachtfeld als »den größten Versuch ... den die Einbildungskraft ersinnen« könne (S. 319). Hinzugefügt sei, daß diese Zerstörung des (mit)menschlichen Gefühls durch den Krieg 1914–1918 sich nicht zuletzt in der Forderung nach »Freigabe der Vernichtung unwerten Lebens« (1920) niederschlug, propagiert von dem Psychiater Alfred Hoche und dem Juristen Karl Binding, die dabei insbesondere die Kriegsversehrten meinten.

Cornelia ESSNER, Paris

Peter RIEDESSER, Axel VERDERBER, *Maschinengewehre hinter der Front. Zur Geschichte der deutschen Militärpsychiatrie*, Frankfurt (Fischer Taschenbuchverlag) 1996, 246 p. (Geschichte Fischer).

On ne manquera pas de s'étonner du titre de cet ouvrage, qui peut donner lieu à maintes hypothèses cependant, c'est à Freud qu'il faut se référer lequel a comparé les psychiatres et neurothérapeutes militaires allemands de 1914–1918 à »des mitrailleuses placées en arrière du front ...« (14 octobre 1920).

Freud avait bien compris le dilemme dans lequel se trouvaient les médecins militaires partagés entre leur vocation de soigner des malades et leur fonction officielle nouvelle, qui était de renvoyer au front le plus d'hommes possible dans un délai aussi bref que possible. C'est à peu près ce qu'écrivaient P. Juillet et P. Montin dans leur *Manuel de la Psychiatrie Militaire*, publié en 1969 (cf. p. X). Mais, si cette condition était – et reste – contradictoire, et ne peut manquer de provoquer des interrogations morales, il est bien connu que les psychiatres allemands n'ont pas été affectés par le moindre scrupule, ne serait-ce de type scientifique. La guerre de Sécession et la guerre russo-japonaise de 1904–1905, pour se contenter de ces deux exemples, ont révélé l'ampleur des traumatismes psychiques de toutes sortes provoqués à forte échelle par l'environnement infernal de la bataille moderne où l'artillerie joue un rôle capital: la guerre de 1914–1918 allait voir s'accroître dans des proportions insoupçonnées les décompensations psychiques et troubles psychiques associés au stress du combat. Il n'est pas lieu ici d'en faire l'inventaire d'autant qu'aux formes alors considérées comme »classiques« s'ajoutent les manifestations de névrose liées aux formes nouvelles de la guerre. Si on ne doit pas exclure que des méthodes particulièrement brutales aient été utilisées dans quelques armées, en France (cf. P. Juillet, p. 5) le caractère particulièrement rigoureux des méthodes allemandes est entré dans l'histoire et les descriptions qu'en font les auteurs de cet ouvrage en sont une preuve accablante. La quantité considérable d'hommes atteints de troubles psychiques graves ne faisant qu'augmenter avec la puissance de feu, l'impossibilité d'échapper aux risques en résultant, l'élévation des pertes par bombardement par exemple,

poussèrent les médecins de l'armée impériale à considérer les pertes psychiatriques comme endogènes. Il est vrai qu'en France également, certaine sommité médicale estimait que la guerre n'avait pas fait apparaître de psychopathies d'un nouveau genre. De ce fait, ils parvinrent à partir de 1916 à considérer la majorité des hommes souffrant de décompensation psychique comme des coupables, des simulateurs ou des lâches. Ils y ajoutèrent une touche de darwinisme social, théorie d'ailleurs implantée aussi bien en France qu'en Grande-Bretagne, et qui se retrouvera, modulée, dans les critères de sélection US en 1942-1945 par exemple. Faut-il rappeler qu'en août 1943, en Italie, Patton considérait tous les malades de psychiatrie comme des lâches? La galvanisation, la faradisation, les bains prolongés, les traitements répressifs les plus humiliants et le placement en établissements d'aliénés laissaient effectivement peu de chances aux éventuels simulateurs.

D'ailleurs, au lendemain de la guerre, quelques procès furent menés contre certains de ces médecins tortionnaires, lesquels, soutenus par leurs confrères, tirèrent argument des troubles révolutionnaires pour confirmer leurs théories. Il semble d'ailleurs s'être rangés facilement du côté des nationaux-socialistes. Leurs théories racistes – l'hygiène de la race, l'eugénisme – conduisirent nombre d'entre eux aux crimes et excès qui caractérisèrent la psychiatrie allemande sous le 3^e Reich, et qu'il n'est pas besoin de rappeler. Si les méthodes et procédés utilisés pendant la Grande Guerre étaient d'une validité morale douteuse, leur application – où prédominait l'électro-choc avec courants sinusoïdaux extrêmes – revêtit dans la Wehrmacht un caractère le plus souvent répressif, plus que thérapeutique. Aussi, ces médecins, refusant aux soldats souffrant de troubles nerveux, de psychopathies, de psychonévroses avec leurs multiples manifestations, un statut de malades, complétèrent leurs traitements par des mesures disciplinaires. Ajoutons qu'officiers et pilotes bénéficiaient d'autres traitements. A partir de 1942 furent créés des »bataillons de malades« et les cas de récidives (!) menacés d'envois en camp de concentration ... et certains de ces malades incurables, incapables de reprendre une vie tant soit peu normale, furent même exécutés.

La lecture de cet ouvrage, qui confirme et approfondit ce que l'on connaît de la psychiatrie allemande, rappelle un aspect le plus volontairement occulté des pertes du champ de bataille¹. Le sujet aurait sans doute mérité une approche plus sereine, qui aurait donné à cette étude la caution scientifique qu'elle réclame même si la dénonciation des forfaits perpétrés par ces médecins dévoyés devait être faite avec vigueur. Et puis, comme point d'orgue, les auteurs montrent comment la plupart de ces »grands« représentants de la médecine allemande retrouvèrent rapidement notoriété et honneurs dans la nouvelle société d'après-guerre: ils ne furent pas les seuls.

Marcel SPIVAK, Les Lilas

Jonathan F. VANCE, *Death so Noble. Memory, Meaning, and the First World War*, Vancouver (University of British Columbia Press) 1997, XV-319 S.

Die Kriegserfahrung und der Umgang mit ihr ist seit der Studie von Paul Fussell »The Great War and Modern Memory« immer wieder zum Gegenstand von Untersuchungen gemacht worden. Es sei nur an die einschlägigen Publikationen von Modris Eksteins und Jay Winter erinnert. Jonathan Vance ist in seiner Arbeit der kanadischen Variante der Thematik nachgegangen.

Kanada, noch immer rechtlich eine britische Kolonie, unterstützte das Mutterland im Ersten Weltkrieg tatkräftig, vor allem durch die Entsendung der Canadian Expeditionary

1 Cf. entre autres: Gabriel RICHARD, »Il n'y a plus de héros«: folie et psychiatrie dans la guerre moderne, Paris 1990 et aussi: Jean LÉPINE, *Troubles mentaux de guerre*, 1917.